

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dominique Demers
L'écriture de l'éternelle jeunesse

Francine Bordeleau

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bordeleau, F. (2002). Dominique Demers : l'écriture de l'éternelle jeunesse. *Lettres québécoises*, (106), 6–8.

Dominique Demers : l'écriture de l'éternelle jeunesse

Entrée en littérature par la porte du roman jeunesse, Dominique Demers a réussi, en une vingtaine de livres échelonnés sur une décennie, à s'attacher des lecteurs de tous les groupes d'âge. Dans son style lumineux qu'elle met au service de thèmes souvent sombres réside sans doute l'une des grandes clés de cet exploit.

ENTREVUE
Francine Bordeleau

MARIE-LUNE, QUI DÉBARQUAIT EN LIBRAIRIE un beau jour de 1992, a fait craquer bien des ados. Cette grande fille de quinze ans, la narratrice de *Un hiver de tourmente* appelée à devenir l'un des plus célèbres personnages de Dominique Demers, commençait sa carrière d'héroïne de roman de tragique façon : tout en découvrant l'amour, elle devait faire face à la mort de sa mère. L'auteure du livre, elle, effectuait une entrée remarquable dans le monde de la littérature pour adolescentes : un concert de dithyrambes accueillait en effet cette sobre exploration de la mort et du deuil, écrite sans mélo ni trémolos, à l'usage d'un jeune public.

Des *Grands sapins ne meurent pas*, second volet de la trilogie publié l'année suivante, viendra la controverse. Marie-Lune, enceinte, décide de poursuivre sa grossesse et de donner son bébé en adoption ; cela

ne cadre pas trop avec l'esprit des années quatre-vingt-dix, qui incite plutôt les adolescentes enceintes à se faire avorter. Avec *Ils dansent dans la tempête* enfin, dernier volume de la trilogie, les jeunes lecteurs se voyaient une fois de plus proposer un univers à mille lieues du conte de fées ; le roman, plutôt bouleversant, montrait une Marie-Lune de dix-huit ans ébranlée par les épreuves qu'elle avait traversées et sombrant dans un profond désespoir avant d'être rescapée par une communauté de moniales.

*La trilogie de Marie-Lune, c'est essentiellement trois thèmes : la mort, la grossesse non désirée, la spiritualité. Le second livre a suscité une certaine controverse mais c'est *Ils dansent dans la tempête* qui a été le plus mal reçu car la spiritualité, les allusions à la foi religieuse restaient des sujets tabous pour le Québec,*

dit aujourd'hui Dominique Demers.

La grogne est venue, il convient de le préciser, de la génération qui, après une éducation dans l'eau bénite, a érigé l'agnosticisme en dogme absolu. Ceci expliquant cela, la religion, qui a marqué de son sceau la littérature jeunesse québécoise pendant longtemps, en est quasiment disparue à la



faveur de la Révolution tranquille. Le succès remporté par *Ils dansent dans la tempête* auprès des adolescents aura démontré que ceux-ci continuent de se poser des questions sur le sens de la vie.

De fait, Dominique Demers semble posséder ce don, assez rare, d'être au diapason des jeunes sans sacrifier le propos ou l'écriture. La justesse d'un langage qui n'exclut pas le lyrisme et l'émotion qui affleure de partout ont permis aux trois romans de la série Marie-Lune, maintenant regroupés sous le titre *Marie-Tempête*, de remporter plusieurs prix — Livromanie de Communication-Jeunesse, M. Christie, Québec / Wallonie-Bruxelles... — et de cartonner sur les listes de best-sellers. Quant aux aventures de son inénarrable mademoiselle Charlotte (incarnée cette année au cinéma par la comédienne Marie-Chantal Perron), sorte de croisement

entre Mary Poppins et Miss Marple rencontré dans *La nouvelle maîtresse*, *La mystérieuse bibliothécaire*, *Une bien curieuse factrice* et *Une drôle de ministre*, elles ont pour leur part séduit les moins de douze ans et obtenu également leur lot de récompenses. Bref, depuis le début des années quatre-vingt-dix, du petit Alexis, son premier vrai personnage qui donnera lieu à une série, jusqu'à Maïna l'Amérindienne, Dominique Demers a investi avec bonheur tout le spectre de la littérature jeunesse et en est devenue une valeur sûre, voire incontournable. Et après les jeunes, les adultes l'ont adoptée à leur tour.

Une littérature majeure

La naissance d'une vocation emprunte parfois de ces détours... Dominique Demers ne s'en cache pas : elle attribue à la littérature jeunesse la plus haute valeur, au point d'avoir continué à en lire à l'âge adulte. Elle n'avait cependant jamais envisagé de se lancer dans la fiction, bien qu'elle ait toujours écrit — surdouée de la plume, elle signait ses premiers articles à l'âge de quinze ans dans le journal local de Hawkesbury, sa ville natale. Étudiante en lettres à la fin des années soixante-dix, à peu près au moment



où sont fondées les Éditions de La courte échelle — qui à l'époque, on s'en souvient, se dédie exclusivement à la littérature jeunesse —, Dominique Demers s'interroge alors sur le peu d'intérêt qu'affichent les établissements scolaires et l'institution littéraire à l'égard du genre.

En Dominique Demers, la littérature jeunesse trouvera d'abord une critique attentive et passionnée. « Quant au passage à l'écriture de fiction, je le dois en quelque sorte à mes enfants, car ils m'ont un beau jour mise au défi d'écrire une histoire », résume-t-elle.

Ce sera *Valentine Picotée*, un roman publié en 1991 et destiné aux sept ans et plus, dans lequel Alexis — c'est le prénom de l'un de ses trois enfants — se meurt d'amour pour la belle Katarina. À ce livre inspiré des mots mêmes de sa progéniture, Dominique

Demers concocte une suite, *Toto la Brute*, tout en amorçant la trilogie Marie-Lune. Pour composer la trame de *Un hiver de tourmente*, l'écrivaine utilise un drame personnel : la mort, survenue alors qu'elle n'avait que quatorze ans, de sa propre mère. « C'est le seul aspect autobiographique du roman », précise-t-elle.

Dans le paysage de la littérature jeunesse, *Un hiver de tourmente* détonne quelque peu même si, à compter des années quatre-vingt, les écrivains sont loin de promouvoir le rose bonbon et la guimauve. Familles éclatées, sexualité, violence, suicide, anorexie, chômage, toxicomanie — en somme, toutes ces réalités qui affectent les jeunes et la société en général — commencent au contraire à être abordés de façon récurrente dans les livres proposés aux enfants et aux ados.

Néanmoins, la mort de la mère restait de ces sujets sombres qu'on ne retrouvait guère dans les fictions adolescentes.

Mais pour M^{me} Demers, aucun thème ne semble faire problème *a priori*.

La littérature jeunesse entraîne traditionnellement la question de la censure, ou de l'autocensure, à cause des valeurs qui sont ou qui doivent être véhiculées. En réalité, c'est une fausse question. Quand un adulte s'adresse à un enfant, puisque tel est le cas en littérature jeunesse, les valeurs font nécessairement partie de la démarche. Par ailleurs, le Québec est plus audacieux que les autres pays, sauf en ce qui concerne la guerre, qui demeure un thème peu abordé ici.

En fait, dit encore Dominique Demers, « un bon projet pour enfants consiste en une histoire et une vision du monde ». En quelque sorte, peu importe le sujet (par exemple, il n'en existe pas de tabous) : l'écrivain doit d'abord savoir raconter.

Il faut rejoindre l'enfant réel, aller à sa rencontre. Atteindre ce qui le fait rêver lui, ce qui l'angoisse lui, car ses rêves et ses angoisses ne sont pas les mêmes que ceux des adultes. On doit y arriver avec un nombre restreint de mots, et sans pouvoir recourir à toutes les subtilités stylistiques et syntaxiques que permet la langue. Bien plus que dans les valeurs et les thèmes, là réside la principale difficulté d'écrire pour les enfants : dans les mots. On ne dispose pas de tout le vocabulaire, on a deux lignes pour dire le désespoir, l'angoisse,

l'amour, pour dire la même intensité, en somme, que dans le roman pour adultes.

Aussi, aux yeux de M^{me} Demers, la littérature jeunesse est-elle loin d'être un genre mineur. « Pensez d'ailleurs à certains classiques : Stevenson, Mark Twain, la comtesse de Ségur, Lewis Carroll, pour ne nommer que ceux-là, étaient tous liés au monde de l'enfance ou de la jeunesse. » On pourrait en rajouter : Alexandre Dumas, la Nobel de littérature (en 1909) Selma Lagerlöf, Jack London, J.R.R. Tolkien et consorts, tous auteurs de vénérables « briques » qui ont fait craquer les jeunes et qui appartiennent désormais au panthéon littéraire.

La meilleure formule pour définir la littérature jeunesse, selon Dominique Demers ? « Une glorieuse alchimie d'art et d'enfance. » Cohérente avec ses propos, l'écrivaine a fait un doctorat sur le sujet, l'a enseigné à l'université, a rédigé deux ouvrages de référence susceptibles de guider les professionnels du livre comme les parents :

La bibliothèque des enfants, en 1990, et, en 1994, *Du Petit Poucet au Dernier des raisins* (avec Paul Bleton), une introduction à la littérature jeunesse.

Au Québec, environ 20 % de tous les titres publiés dans une année sont destinés à la jeunesse. C'est une production importante, cependant délaissée par les universitaires. Des chercheurs devraient se pencher sur le discours narratif, l'album devrait être enseigné comme objet esthétique...

plaide-t-elle.

Des mondes convergents

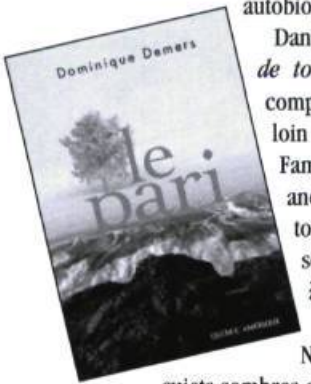
En 1999, avec *Le pari*, un roman qui met en scène une omnipraticienne au passé douloureux et sa mystérieuse patiente aux allures de clocharde, Dominique Demers effectue le périlleux virage vers la littérature pour adultes. « En fait, *Le pari* est mon seul vrai roman pour adultes », dit-elle.

Cela précisé, l'écrivaine ajoutera que les frontières entre les âges ne sont nullement étanches. Ainsi, nombre de « grands » ont craqué pour Marie-Lune sans oser trop l'avouer, en lisant en cachette ces romans étiquetés « jeunesse ». « J'en ai conclu qu'un bon roman pour ados fonctionne aussi pour les adultes. Simplement, les uns et les autres n'iront pas y chercher les mêmes éléments. » D'où l'idée d'une « version adulte » de la trilogie *Marie-Tempête* qui présente, dans un nouvel emballage, le même texte qu'ont lu les ados. L'exercice a été réitéré pour *Maina*. Le roman, proposé en diptyque aux douze-dix-sept ans (*L'appel des loups* et *Au pays de Natak*), comporte sa « version adulte » en un seul volume.

La frontière est « très floue » entre ados et adultes, estime Dominique Demers, beaucoup plus qu'entre ados et enfants.

L'enfant aime les contes, les animaux qui parlent... Il sait que la vache ou que le poisson ne parle pas, nous savons qu'il sait, mais il a besoin que la fiction représente les animaux dans des activités humaines, qu'elle leur prête des comportements humains. L'anthropomorphisme ne rejoint évidemment pas le public adolescent.

Maina, Dominique Demers l'a, à l'évidence, écrit en ayant en tête deux de ses trois publics — les ados et les adultes. Pour cette nouvelle héroïne, née il y a trois mille cinq cents ans dans la tribu des Presque Loups, un



peuple qui occupait un territoire correspondant à peu près à l'actuelle Sept-Îles, M^{me} Demers a plongé en pleine préhistoire amérindienne et inuite. Et sué sang et eau. Car si Maïna, jeune fille passionnée, avide de liberté et en quête de spiritualité, est somme toute proche parente de Marie-Lune, l'écrivaine ne s'en est pas moins astreinte à une rigoureuse reconstitution d'époque. Cela signifie, dans ce cas, une bonne année à compiler ouvrages d'anthropologie et d'archéologie, à se renseigner sur la flore et la faune de la Basse-Côte-Nord et du Grand Nord au temps de la préhistoire québécoise (avant l'arrivée des Blancs), à assimiler les croyances et les coutumes amérindiennes...



À cette époque, la simple survie n'était pas évidente, elle devenait une préoccupation quotidienne, cruciale. L'écriture de Maïna exigeait une plongée dans un monde où les hommes et les femmes devaient chaque jour affronter la faim, le froid, la peur... Jusqu'à quel point étaient-ils des êtres humains complexes ? Ils avaient en tout cas atteint la coïncidence de l'utile et de l'art, et cela m'est apparu comme un des aspects intéressants de l'époque. Cet élément m'a permis de doter mes personnages d'une profondeur, d'une capacité de réflexion qui paraîtraient crédibles.

Comme tous les récits à caractère historique, *Maïna* revisite le passé avec les yeux du présent. Ainsi, plutôt que de céder à son promis, qu'elle n'aime pas, la jeune Amérindienne quitte les siens, poussée par une très contemporaine quête d'identité et d'autonomie, et entreprend en solitaire un long périple jusqu'à la baie d'Ungava. Et si *Maïna* emprunte tout à la fois au roman d'apprentissage, au roman d'amour et au roman d'aventures, il est également porteur d'un message à l'humanisme éminemment actuel qui se fonde sur des valeurs tels l'antiracisme, l'ouverture à l'autre, la tolérance.

Ces valeurs apparaissent comme les grands leitmotifs de Dominique Demers, que ses livres s'adressent aux enfants, aux adolescents ou aux adultes.

Mon œuvre aborde un univers cohérent, subordonné à la quête de l'idéal et de l'ultime. Mes héroïnes recherchent un équilibre humain. Elles sont mues par une sorte d'urgence, et cette urgence devient pour elles un moteur grugeant qui procède finalement d'une grande souffrance. On peut établir entre elles une filiation, ou encore une sororité,

affirme l'écrivaine.

Ainsi, Marie-Lune, Maïna, Maximilienne (la narratrice du *Pari*) sont des personnages tourmentés. Par exemple cette dernière, héritière d'un « bagage obscur », devra « [d]ompter l'horreur avant d'espérer l'enchantement ». Avec mademoiselle Charlotte, Maybel, la dernière-née des héroïnes de Dominique Demers, est bien l'une de ses rares « créatures » qui échappent à la douleur. Maybel habite de sa présence lumineuse *Là où la mer commence*, publié en 2001. « Il s'agit là de mon plus beau voyage d'écriture », dit M^{me} Demers de ce roman qui est une manière de variation, dans le Québec du XIX^e siècle, du conte *La Belle et la Bête*. Histoire d'amour campée dans un décor époustouffant de caps et d'anses, *Là où la mer commence* renoue avec la fable, avec aussi cette géographie heurtée qu'affectionne tant l'écrivaine et qui traverse plusieurs de ses livres.

L'écrivaine en colère

Ultimement, qu'est-ce qui fait écrire Dominique Demers ? « On écrit pour refaire le monde, on est écrivain parce qu'on jalouse Dieu », répond-elle. Et surtout, la mère de Marie-Lune et de Maïna prend un plaisir manifeste à inventer, à raconter, à mettre en scène... Elle prend toujours un plaisir fou, aussi, à la littérature jeunesse, qu'elle considère comme une littérature à part entière.

L'indigne, par contre, l'état actuel des bibliothèques scolaires. « Au cours des cinq dernières années, le Québec a régressé en ce qui concerne la lecture, tous les acteurs du milieu le savent », tranche-t-elle. Et pas à cause du manque d'intérêt de la part des enfants, bien au contraire. Des jeunes, Dominique Demers en a rencontrés tant et plus, dans les écoles des quatre coins du Québec et dans les salons du livre.

Ils lisent plus que les adultes, et par plaisir. C'est d'ailleurs ce qu'attestent les dernières enquêtes. Jamais une société n'a été aussi disposée à lire. Des enfants bombardés d'images nous révèlent combien leur contact avec les livres fut troublant. Ils veulent des livres, mais les bibliothèques scolaires ne leur en donnent pas.

La solution ? Elle n'est même pas d'ordre financier, estime Dominique Demers. « Il s'agirait seulement d'accompagner le fameux virage technologique d'un peu de créativité et d'intelligence. »





Marc Veilleux Imprimeur Inc.
1340, rue Gay-Lussac, #4
Boucherville [Québec] J4B 7G4

Spécialiste du livre

Impression et reliure

Livres à reliure allemande et caisse,
Manuels, Agendas,
Rapports annuels,
Revue, Dépliants,
Affiches, etc.



Marc Veilleux, président

Contactez-nous pour une soumission
Téléphone : (450) 449-5818
Télécopieur : (450) 449-2140
courriel : marc.veilleux@qc.aira.com
Infographie : marc.veilleux.info@qc.aira.com